

LA MENDIANTE DE SAINT-SULPICE

PREMIÈRE PARTIE

LE TESTAMENT DU COMTE D'AREYNES

Le Bavaois descendit auprès de son blessé.

Le lieutenant d'Angelis, en proie à un violent accès de fièvre, délirait, et ce ne fut pas sans beaucoup de peine que le chirurgien parvint à lui administrer le médicament préparé à son intention.

Il y réussit cependant et au bout de quelques minutes un calme relatif se produisit.

La fièvre diminua. Le délire devint moins effrayant.

Le docteur, s'adressant alors au soldat de garde auprès du blessé, lui demanda en allemand :

—Où se trouvent les hommes qui nous ont fait escorte jusqu'ici ?

—Major, ils ont rejoint les troupes cantonnés dans le prochain village.

—Vous pouvez partir, vous aussi, et regagner l'état-major. . . . je ne tarderai guère à en faire autant. . . .

Debout, dans la pose respectueuse réglementaire devant un supérieur, le soldat ne bougeait point.

Ses regards semblaient effarés.

—N'avez-vous pas entendu ? demanda durement le major, voyant que l'homme ne paraissait point disposé à obéir.

Le soldat fit un effort pour parler.

—Mais si je m'en vais, balbutia-t-il, qui soignera le lieutenant ?

—Les gens de cette maison. . . . j'ai dit !

—Partez.

La discipline est inflexible.

L'Allemand esquissa le salut militaire et quitta lentement la chambre, non sans avoir jeté un regard sur le blessé qu'il paraissait abandonner fort à contre-cœur. La vérité est qu'il aurait beaucoup mieux aimé continuer ses fonctions de garde-malade que de reprendre un fusil et d'aller se battre.

Dans la cour du château se trouvaient deux chevaux, celui de l'officier d'état-major et celui du soldat, attachés aux barreaux de fenêtres du rez-de-chaussée.

Le soldat se mit en selle et partit au galop.

Inquiété par le bruit, Raymond descendit le grand escalier afin de s'informer de ce qui se passait.

—C'est l'ordonnance de l'officier blessé qui s'éloigne, lui dit un domestique.

—Faites mettre à l'écurie le cheval du lieutenant, et qu'on le nourrisse. . . . commanda Raymond.

—Oui, monsieur Schloss. . . .

Raymond sortit du château et se dirigea rapidement vers le village, distant tout au plus d'un kilomètre.

Il se rendait à Fenestrange, à la demeure du Dr Pertuiset, le médecin attitré de M. d'Areynes.

Contre son attente, les sentinelles allemandes ne firent aucune difficulté pour le laisser passer.

Le jour pointait à peine quand il arriva près de la maison du médecin.

Il frappa à la porte.

Une fenêtre s'ouvrit presque aussitôt et le docteur, qui revenait de l'ambulance et ne s'était pas couché, apparut dans l'encadrement de cette fenêtre.

—Qui est là ? demanda-t-il.

—Moi, Raymond Schloss, monsieur le docteur.

—Vous, si matin ! s'écria Pertuiset d'une voix qui décelait toute son inquiétude. J'espère qu'il ne se passe rien de fâcheux chez vous ?

—Docteur, il faut m'accompagner tout de suite au château.

—Est-il donc arrivé quelque chose à M. le comte ?

—M. le comte a eu une attaque.

—Ah ! misère de moi ! . . . Une attaque ? Alors il est bien bas. . . .

—Bien bas, oui, mais on peut le sauver.

—Seulement il n'y a pas une minute à perdre. . . . Venez vite !

—Je suis à vous.

Et la fenêtre se referma.

Raymond attendit.

Deux ou trois minutes à peine s'écoulèrent, puis la clef grinça dans la serrure, la porte tourna sur ses gonds, et le Dr Pertuiset sortit.

Les deux hommes se serrèrent la main et prirent vivement, côte à côte, le chemin conduisant au château.

Tout en marchant, Raymond mit le médecin au courant de ce

qui s'était passé chez le comte et lui fit connaître la prompte intervention du chirurgien bavaois, grâce auquel M. d'Areynes n'avait point succombé sans reprendre connaissance.

Français de cœur et d'âme patriote comme le sont les enfants du généreux pays de Jeanne d'Arc la grande Lorraine, la sainte et la martyre, le Dr Pertuiset comprit quelle avait dû être la violence du choc terrassant le vieux gentilhomme quand il avait appris l'effroyable nouvelle du désastre de Sedan.

Le résultat de ce choc ne l'étonnait point.

—Pauvre comte ! pauvre ami ! . . . murmurait-il en écoutant l'émouvant récit de Raymond.

En arrivant au château, le médecin de campagne trouva le major allemand installé au chevet de M. d'Areynes.

Blasius Wolff avait un peu retardé son départ afin de pouvoir s'entendre avec son confrère.

Les deux confrères échangèrent un salut avec la glaciale politesse que commandait la situation.

—J'ai fait tout ce que j'ai cru devoir faire, monsieur, pour sauver le maître de cette maison. . . . dit le Bavaois. Vous êtes son médecin attitré. . . . je vous cède la place. . . . A vous maintenant de continuer ce que j'ai commencé de mon mieux. . . .

Le Dr Pertuiset s'inclina sans répondre et s'approcha de M. d'Areynes.

Celui-ci, en l'apercevant, eut un éclair de joie dans les yeux et fit un effort manifeste pour lui tendre la main, mais cet effort fut inutile, la main demeura inerte.

Le médecin la prit, la serra entre les siennes et la trouva glacée comme celle d'un cadavre.

—Mon ami. . . . mon pauvre ami. . . . murmura-t-il avec une profonde émotion.

Blasius Wolff parla de nouveau :

—J'ai la conviction, dit-il, que la paralysie ne restera pas complète. . . . Grâce au traitement rigoureux que vous allez faire suivre au malade, vous déterminerez dans son état une notable et prompte amélioration. . . .

—Je l'espère comme vous, monsieur. . . . répliqua Pertuiset ; puis il ajouta : Vous avez écrit une ordonnance ?

—Oui, monsieur. . . .

—Voulez-vous me la donner ?

—La voici, monsieur le docteur. . . . fit Pierre Renaud en présentant au médecin français la feuille sur laquelle le Bavaois avait tracé ses prescriptions.

Blasius reprit :

—Le cas était grave, mais par bonheur j'ai pu trouver dans la pharmacie du château les substances dont l'emploi immédiat s'imposait

Pertuiset avait lu avec soin l'ordonnance.

—C'est bien cela. . . . dit-il ensuite. Un réactif violent était indiqué. Vous avez fait ce que j'aurais fait moi-même. Maintenant j'aviserai. Il me reste, monsieur, à vous remercier doublement, au nom de la science, et pour mon vieil ami le comte d'Areynes.

—Ne me remerciez pas, monsieur, répliqua Blasius, c'est moi qui vais rester votre obligé.

Le médecin français regarda son confrère bavaois avec quelque surprise.

—Votre obligé ? répéta-t-il.

—Comment cela ?

—Un lieutenant d'état-major de l'armée allemande, grièvement blessé, a été transporté ici la nuit dernière. Je suis forcé de le quitter pour rejoindre le corps auquel j'appartiens. Je vous prie de venir avec moi visiter cet officier et de vouloir bien, après mon départ, lui continuer les soins que son état réclame.

—Je ferai mon devoir, monsieur, comme vous avez fait le vôtre, soyez-en sûr, répondit Pertuiset. Vous pouvez compter sur moi. Allons ensemble voir votre blessé, je reviendrai ensuite auprès de monsieur d'Areynes. . . .

Le comte ne perdait pas un mot de l'entretien, et ses regards semblaient dire :

—Oui. . . . oui. . . . revenez vite.

Pertuiset lui fit un signe de la main et suivit Blasius.

Dans la chambre du rez-de-chaussée, l'officier prussien délirait de nouveau et plus fort que jamais.

Un domestique du château veillant auprès de lui ne parvenait pas